

Encore moins voudrions-nous enlever à la plupart des romanciers anglais le mérite incontestable de respecter Dieu et la religion, ou du moins de ne pas les blasphémer ou ridiculiser, comme trop souvent son frère de France le fait, par goût ou par intérêt. Mais à côté de ces qualités, il y a, dans le roman anglais, des vices de fond et de forme qu'il nous paraît utile de faire connaître.

Aussi, à l'occasion, signalerons-nous aux lecteurs de *l'Opinion Publique* les romans, soit bons soit mauvais, qu'il nous arrivera d'étudier. Nous le ferons sans préjugé, mais aussi sans faiblesse. Honni soit qui mal y pense!

Il y a sur les bords du Danube, dans ces régions montagneuses qui portent fièrement les noms de Hongrie, de Bohême et de Croatie, un champ aimé des poètes et des romanciers. Les caractères y sont plus tranchés, les costumes plus pittoresques, les passions plus franches et plus vives, et sur le tout s'étend comme une atmosphère de vague superstition et de croyance au destin. Là, la croix brille, sans doute, mais à son éclat se mêle le rayonnement du croissant, et dans les mœurs simples du peuple l'œil exercé découvre bientôt le reflet des habitudes plus âpres du hahamétisme. Jamais la lyre de Mussel ne vibra plus puissante qu'au souffle de ces montagnes, et maints romanciers ont, avec les peintres, emprunté à leurs habitants des types animés et entraînantes.

Etelka's vow est un nouveau roman, dont le théâtre est la Hongrie et dont l'objet est de montrer la fidélité superstitieuse à un vœu imprudent. Voici les faits.

Deux jeunes officiers de hussards en sont venus, pour une simple plaisanterie, à se provoquer en duel; mais, au lieu de se battre, ils conviennent de s'en remettre au sort à qui des deux devra, en dix ans, se faire disparaître. Géza Paloghy, l'infortuné qui a tiré le billet noir, reste dans l'armée; l'autre, Viktor Rüden, devient un artiste pour l'un des journaux illustrés de Vienne.

Ainsi séparés, ils oublient presque complètement et leur querelle et sa cause. Mais tous deux, sans le savoir, s'éprennent d'amour pour la même jeune fille, hongroise de naissance, catholique de religion et noble de famille. Inutile d'ajouter que, comme toutes les héroïnes de roman, Etelka est une beauté parfaite et un cœur excellent.

Un jour, l'officier laisse son orgueil céder à son amour. Il vient chez l'artiste et lui demande de le relever de son engagement d'honneur. Rüden va céder volontiers, quand Paloghy lui montre la photographie de la femme qu'il veut épouser. A cette vue, l'artiste devient fou de jalousie. Il ne refuse pas, mais diffère sa réponse.

En ce moment, une offre lui est faite d'aller en Amérique. Désespéré, il l'accepte, et, refait par le calme de l'océan, il expédie, de New-York, une réponse favorable à Géza Paloghy: pourquoi s'opposerait-il au bonheur d'Etelka?

Il la croyait mariée à son rival quand, deux mois après l'événement, il apprend par la voie des journaux qu'il en était autrement. Géza Paloghy avait commis le suicide, y disait-on, à la suite d'un duel américain et un télégramme de New-York, retardé de deux jours, était arrivé trop tard pour le prévenir.

La jeune fille restait inconsolable. Dans un accès de mélancolie, elle fait vœu, sous la double influence d'un vieux chant national avec lequel elle fut bercée et d'une

vieille servante croate, de rechercher partout l'homme qui fut cause de la mort de Paloghy. Deux ans après, cependant, Rüden l'épouse, mais il ne lui fait oublier ni son premier fiancé ni le vœu qu'elle a fait: que dis-je? dans son ignorance, elle demande, elle presse, elle conjure son mari de se faire l'instrument de sa vengeance. Rüden s'entoure de mystère. Mais que peut-on cacher à l'œil d'une femme? Par une série de circonstances aussi vraisemblables qu'émouvantes, elle apprend un jour que Viktor Rüden, son mari, a été, quoi qu'involontairement, le meurtrier de Paloghy, son fiancé. C'est la mort pour elle; pour Rüden, c'est le malheur.

L'auteur de ce roman, Dorothea Gerard, a certainement montré, dans cette œuvre, des qualités remarquables. Les positions dramatiques abondent; les passions s'agitent et s'entre-croisent et l'intérêt va sans cesse en grandissant. Mais ce qui est mieux, c'est l'analyse délicate avec laquelle elle fait naître, se développer et s'éteindre les passions des divers personnages. L'amour est vrai, sincère, sérieux; la colère, ardente, il est vrai, n'est ni cruelle ni sauvage; la crainte superstitieuse d'Etelka et la crainte fondée de Viktor Rüden se revêtent des couleurs appropriées: en un mot, c'est une étude psychologique d'autant plus attrayante qu'elle est plus éloignée de toute exagération et d'autant plus intéressante qu'elle est plus vraie.

Les personnages appartiennent tous à la bonne société. Si Rüden fait exception par sa naissance et sa fortune, il n'en vaut que mieux aux yeux d'un lecteur impartial. Voir cet homme se redresser de toute la hauteur de sa taille quand on semble lui faire un crime de son humble position, et l'entendre, au risque d'immoler son seul désir, se faire honneur de gagner sa vie par son travail, excitent une admiration légitime, que l'on donne volontiers à Etelka, quand elle foule aux pieds ses préjugés de naissance et se jette dans ses bras. C'est là de la vraie démocratie, de celle que tout homme sensé ne saurait manquer d'approuver.

*From lowest place when virtuous things proceed,
The place is dignified by the doer's deed.*

Nous avons cependant, comme catholique, quelques restrictions à faire. Etelka, que l'auteur nous présente comme très pieuse, voire même comme inclinée vers la vie du couvent, n'a que deux manières de montrer sa religion: l'assistance au mois de Marie et sa confiance en une médaille. C'est vraiment fort peu; ce n'est pas assez. Comment une auteur probablement protestante pourrait-elle dire plus? Il est faux aussi, en général, comme elle semble l'affirmer, que le couvent engendre la superstition. Nous regrettons aussi très vivement que cette Etelka, à laquelle l'on s'attache, ne lève jamais les yeux vers un ciel qu'elle a appris à connaître et à aimer, et que, dans tout le roman, il n'y ait pas une goutte de rosée céleste ni demandée ni reçue par un seul des personnages. Pourquoi oublier ainsi que

*There's a divinity that shapes our ends,
Rough-hew them how we will? (Hamlet, v. 2).*

VECCIO.

— Quand je regarde l'auditoire, disait, hier, en souriant, un vénérable curé, je me demande où sont les pauvres. Mais quand je compte les offrandes, je me demande où sont les riches.